

Howard, Dic (éditeur et préfacier), *Selected Writings of Rosa Luxembourg*, Monthly Review Press, New York, 1971, 441 p.

Charles L. Bertrand

Volume 3, Number 3, 1972

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/700233ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/700233ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bertrand, C. L. (1972). Review of [Howard, Dic (éditeur et préfacier), *Selected Writings of Rosa Luxembourg*, Monthly Review Press, New York, 1971, 441 p.] *Études internationales*, 3(3), 428–429. <https://doi.org/10.7202/700233ar>

À cause de son extrémisme, Farinacci n'a jamais fait partie du cercle intime des dirigeants fascistes. Mussolini ne lui fit jamais confiance, et le « taon », s'il ne connut pas le sort de Ernst Roehm, fut constamment sous la surveillance du préfet de Crémone. Mussolini soupçonnait Farinacci de vouloir le renverser pour accroître ainsi la vitesse acquise de la révolution fasciste.

Fornari nous donne une biographie exacte de Farinacci et de l'évolution de sa pensée, de 1892, date de sa naissance jusqu'à sa mort, sous les balles du peloton d'exécution, en 1945. Toutefois, l'auteur reste trop près de son sujet, et Farinacci apparaît souvent plus grand qu'en réalité. Par exemple, Fornari attribue uniquement à Farinacci d'avoir exercé une pression sur Mussolini pour qu'il passe les lois de répression de mai 1925, sans faire allusion aux autres pressions exercées sur le Duce. Le livre est cependant gâché car l'auteur a ignoré tous les personnages autres que Farinacci et Mussolini. Il a puisé ses informations presque exclusivement (et avec un peu trop de crédulité) dans les écrits de Farinacci ; c'est là le principal défaut. Le lecteur est trop souvent conscient de l'importance de Farinacci et trop peu des autres personnages de cette époque.

L'auteur a montré que « par ses paroles et ses actes (Fornari) était inébranlablement attaché aux principes totalitaires du fascisme » et cela jusqu'à la mort (p. xi). Toutefois, le livre ne montre pas de quelle façon Farinacci s'efforça d'appliquer ses théories dans sa propre circonscription de Crémone. En examinant de plus près ce qui s'y passe durant les années fatales du régime fasciste, cela nous permettrait de trouver des réponses à certaines questions pertinentes que l'on se pose à propos du fascisme. Quel rôle ont joué les ouvriers, les prêtres locaux, les intérêts financiers ? Quels groupes ou quels individus donnèrent leur appui à Farinacci et pour quelles raisons ? La corruption a-t-elle huilé les rouages de la machine fasciste ou y a-t-il eu des efforts valables de la part du fascisme pour trouver les remèdes aux maux sociaux qui ont affligé l'Italie depuis le *Risorgimento* ?

Les faiblesses de ce livre s'expliquent en partie par sa bibliographie incomplète ; on n'y mentionne pas notamment les études sérieuses de Gramsci, de Valiani, de Togliatti, d'Arfé et *La rivoluzione liberale* de Gobetti. Si l'auteur avait puisé davantage chez ces auteurs et chez

d'autres, il aurait pu aborder son sujet avec un esprit plus critique et nous offrir un ouvrage d'un plus grand intérêt.

Charles L. BERTRAND

Histoire,
Université Sir George Williams.

HOWARD, Dick (éditeur et préfacier),
Selected Writings of Rosa Luxemburg,
Monthly Review Press, New York,
1971, 441p.

Après quatre années de lectures touchant les polémiques pseudo-marxistes de nombreux écrivains de la Nouvelle Gauche, il fait bon de retrouver les essais clairs et bien structurés d'un tel livre. Dick Howard a rendu à tous ceux de la Gauche un fier et utile service, en réunissant en un seul volume la plupart des écrits de Rosa Luxemburg. Quoiqu'elle ne soit pas aussi perspicace que Gramsci ou Lukacs, Rosa Luxemburg s'emploie dans ses essais à démontrer que l'action doit se fonder sur des assises idéologiques solides et elle y réussit : dans ces temps modernes où les activistes ont relégué fort loin les intellectuels, c'est une contribution fort importante.

Toute sa vie, Rosa Luxemburg lutta contre ce qu'elle considérait comme le désespoir des révisionnistes. Tel qu'elle en fournit des preuves dans ses discours aux congrès du parti à Stuttgart et à Hanovre en 1898 et 1899, elle n'abandonna jamais sa ferme conviction que le capitalisme pouvait être vaincu. L'objectif ultime restait toujours au zénith de son esprit et elle blâmait les révisionnistes quant à leur concession que le mouvement restait plus important que ce but suprême. Et cela était à un tel point, comme elle l'affirmait, qu'une révolution politique s'imposait, mais ne devenait possible qu'uniquement lorsque la classe ouvrière en connaissait le but véritable. Là seulement pouvait s'organiser une masse de classe structurée au point de pouvoir renverser le système.

Et Rosa Luxemburg insistait en même temps pour que la compréhension à la fois théorique et historique précède l'action. Elle soutenait que, par la seule compréhension historique, les ouvriers découvriraient la nature transitoire du système capitaliste et sa faillite inévitable et ultime. De même, ils admettraient que le

socialisme ne résulte pas d'actes isolés ou violents mais qu'une conjonction bien à point de toutes les initiatives conduirait à la transformation du système capitaliste. Le cœur ou le nœud du problème, comme le rappelle sans cesse Rosa Luxemburg, est la lutte des classes. Cependant, contrairement à plusieurs marxistes orthodoxes, elle ne prône pas la nécessité d'éduquer cette même classe ouvrière de façon à ce que celle-ci s'abstienne de l'action. Ainsi elle s'écarte des marxistes allemands lorsqu'elle appuie la grève totale qu'elle définit comme « simplement la forme de la lutte révolutionnaire » (p. 236). Elle affirme que la grève totale n'était pas, selon les orthodoxes, une action futile ou isolée, mais plutôt « le concept intégral d'une ère complète de lutte des classes... » (p. 237).

Le choix de textes de ce livre illustre magnifiquement sa lutte incessante contre le nationalisme et le militarisme. Comme elle le faisait remarquer, ce sont deux têtes du système capitaliste et que l'on peut détruire uniquement en récusant ce système, c'est-à-dire par l'instauration du prolétariat international. Elle réclamait le respect et l'appui des socialistes en faveur de l'union internationale des travailleurs et répudiait les socialistes qui se camouffaient derrière des cris de ralliement nationalistes. En fin de compte, c'est cette haine commune du nationalisme et du communisme, qui se ravivèrent un temps sous le régime Ebert en Allemagne, et qui fut la cause de son assassinat en 1919.

Tout au long de ce choix judicieux de documents et d'écrits, M. Howard a su éclairer avec force les idées et les idéaux de Rosa Luxemburg. Il a ajouté des notes introductoires avant chaque division du livre et a élaboré un glossaire ou un index des personnes et des organisations. Vraiment, un volume fort à point et très bien accueilli !

Charles L. BERTRAND

Histoire,
Université Sir George Williams.

GLICK, Edward B., *Soldiers, Scholars, and Society : the Social Impact of the American Military*, Pacific Palisades, California : Goodyear Publishing Company (Inc.), 1971, 144p.

Dans cette brève étude où l'auteur fait montre bien souvent de clairvoyance, le principal sujet abordé est la puissance militaire américaine et son influence sur la société américaine. Mais il serait peut-être bon de se souvenir qu'une telle question présente au moins deux aspects.

Edward B. Glick, professeur de sciences politiques à Temple University, Philadelphia, Pennsylvanie, a réussi à présenter une appréciation réaliste du complexe industriel-militaire, qui, selon l'opinion d'une majorité, est devenu un facteur déterminant aux États-Unis à l'heure actuelle. Même s'il critique ouvertement l'engagement américain au Sud-Est asiatique, E. Glick parvient néanmoins à garder assez d'objectivité pour admettre que la puissance militaire des Américains est une force essentielle dans un monde troublé. Il est d'avis que la force armée, bien dirigée et soumise à un contrôle judicieux, peut exercer une influence positive sur la société américaine contrairement à l'aspect négatif qu'on lui attribue trop souvent.

Dans l'un de ses plus intéressants chapitres et les plus révélateurs, « *Le Congrès et le Complexe : qui trompe l'autre ?* », l'auteur s'attaque à la racine du problème lorsqu'il dit : « Après tout, c'est le Congrès qui paie les pots cassés et qui est censé faire enquête sur les dépenses et leurs raisons d'être. Le Congrès a les moyens, sinon la volonté, de supprimer ou du moins de contrôler certains des abus les plus scandaleux du complexe industriel-militaire. En général, il n'a pas fait usage de ces moyens ». Dans le même chapitre, l'auteur remarque qu'en 1969, 40% des membres du Sénat et plus de 25% des membres de la Chambre des représentants détenaient des parts dans différentes armes des forces de la Réserve. Y a-t-il beaucoup d'autres démocraties qui admettraient qu'un tel pourcentage du corps législatif joue ainsi un double rôle ?

E. Glick aborde ensuite d'autres sujets qui prêtent fortement à controverse dans les chapitres : « *The Teacher and the Pentagon* » et « *ROTC : Riot to Reason* ». De nombreux points de vue sont exprimés sur ces deux sujets. Toutefois, l'auteur établit nettement la différence entre les subventions de recherche accordées par le ministère de la Défense pour les armes de guerre essentiellement destructives et celles que donne le même organisme pour le contrôle de la pollution et l'isolement des